

Texte 30. Divers

Texte 30. Divers	1
30.1. Théorie et accompagnement par la compréhension.	1
30.2. Modernité (1).	2
30.3. Modernité (2).	4
30.4. Science et religion.	5
30.5. Camps de concentration	7
30.6. Stigmatisation.	8

30.1. Théorie et aide par la compréhension.

Bibl . st. : I. De Bie, *Hearing Voices* , in: Humo 27.01.1996, 22/27. -
Nous résumons l'essentiel.

Données de base

Université d'État du Limbourg. – Le professeur Romme et son équipe étudient les personnes, y compris les enfants, qui entendent des voix depuis environ 1989. – Romme : « Mon médecin traitant est marin. Il m'a raconté avoir entendu des voix lors d'une traversée en mer de quarante-huit heures : "C'est vraiment comme si on avait une conversation", m'a-t-il dit. » – « Dans 34 % des cas, les personnes présentent à la fois des hallucinations visuelles et auditives, mais les deux ne sont pas concomitantes. » – De Bie : « Deux pour cent de la population entend des voix. Seule une minorité d'entre elles sont réellement malades ou souffrent de troubles mentaux. Des études menées à l'Université d'État du Limbourg l'ont démontré. »

Le début.

Romme. – Tout a commencé avec un patient très perturbé par des voix et insatisfait de la façon dont la psychiatrie y répondait. À l'époque, ces voix étaient considérées par tous les psychiatres – moi y compris – comme un symptôme de maladie. Mon patient a dit à juste titre : « C'est possible, mais je ne souffre pas de cette maladie ! Or, il est impossible de vivre avec ces voix. Et les médicaments ne font aucun effet. » – « J'ai répondu : "Si vous entendez vraiment des voix, je dois honnêtement avouer que je n'y connais rien. Il se peut fort bien que d'autres personnes qui entendent également des voix vous comprennent mieux que moi." » – Romme organise une réunion. – « Ma collègue Sandra Escher a alors suggéré : "Si toutes ces

personnes entendent des voix et se les reconnaissent entre elles, on peut toujours prétendre qu'il s'agit d'imagination, mais cela ne les aide pas." »

Malentendu.

Romme. – « Certaines personnes pourraient en parler dès leur enfance... Mais elles sont peu nombreuses. » – « Chez certains patients qui ont commencé à entendre des voix très tôt, nous avons constaté qu'ils n'ont jamais pu s'exprimer librement à ce sujet. » – « Beaucoup de gens ne se soucient que du parcours normal vers l'âge adulte : ils ne s'intéressent pas vraiment à ce que vit leur enfant. »

Théorie. – Humo. – « N'est-il pas vrai que, dans la plupart des cas, ces voix sont nos propres pensées ? » – Romme. – « C'est la théorie, mais ce n'est pas ainsi qu'ils les perçoivent. Ici, nous avons appris à ne pas privilégier la théorie : vos convictions ne sont d'aucune aide. Je peux très bien penser que ces voix sont les pensées de quelqu'un – et je le pense vraiment –, mais cela n'aide pas mes patients. (...). Une théorie n'aide pas les gens. » – Sandra Escher. – « Quatre-vingts pour cent des participants à notre étude sont convaincus que la voix n'est pas la leur. (...). Si vous croyez entendre la voix de Dieu et que je n'y crois pas, nous pouvons en discuter, mais cela ne nous mènera nulle part. »

Voilà l'essentiel.

On perçoit, pour ainsi dire, de manière directe comment le rationalisme moderne – qui interprète la « théorie » psychologique et psychiatrique établie – construit une théorie à partir de l'observation de personnes qui ignorent la réalité, qui entendent une ou plusieurs voix. La véritable théorie part de la réalité elle-même. C'est ainsi qu'elle saisit la question posée : « Quelle est précisément la réalité ? » La solution n'apparaît qu'à cette condition.

30.2. Modernité (1).

de la bibliothèque : A. Braeckman , *Modernité et critique philosophique* , dans : Onze Alma Mater (Louvain) 51 (1997) : 2 (mai), 171/192.

G.Fr.W. Hegel (1770/1831) et Fr.W. Schelling (1775/1854) a publié ensemble en 1802 *Ueber das Wesen der philosophischen Kritik alles und ihr Verhaltnis zum gegenwartigen Zustand der Philosophie insbesondere* .

Note - Braeckman pose d'emblée la question suivante : « La critique philosophique possède-t-elle encore une essence, quelque chose qui fait d'elle une critique philosophique ? » Ce faisant, il se situe dans le climat

sceptique contemporain qui considère comme « gênant » le fait de parler d'« essence überhaupt » — c'est-à-dire de parler en termes d'« essence » et d'expressions similaires.

Pour Hegel et Schelling, la critique philosophique possédait apparemment bien une « essence ». Réponse de Braeckman : selon lui, la question de savoir si la critique philosophique possède encore une « essence » dépend de la nature de la modernité.

Méthode de définition.

Pour esquisser la « modernité », l'auteur part d'une représentation idéale -typique de celle-ci. Cette définition ne prétend pas représenter fidèlement un événement historique concret. Il s'agit plutôt d'appréhender une - constellation historique (un événement complexe) en combinant la logique (les axiomes et leurs applications) et les forces qui la régissent au sein d'une représentation stylisée (mettant en valeur les éléments marquants) et abstraite (omettant les détails superflus).

Idéal-typique performance

Il y a être réf Désagréable Niklas Luhmann, *Die Wissenschaft der Gesellschaft*, Francfort-sur-le-Main, 1990.- Nous résumons.

Différenciation fonctionnelle.

Ce terme signifie « division sociale du travail ou spécialisation ». Braeckman – s'inscrivant dans la lignée d'Ian Kant (1724/1804, figure majeure des Lumières allemandes) – affirme qu'une culture est « moderne » si la division sociale du travail y constitue le principe de l'ordre social.

Ainsi, la religion, l'art, la morale, la science et toutes les autres branches de la culture acquièrent leurs propres « spécialistes ». De ce fait, la culture dans son ensemble se fragmente en sous-domaines indépendants. À tel point, en réalité, que l'art, par exemple, n'est considéré comme tel que par le spécialiste d'art qui s'y consacre, et que l'art comme moyen d'élévation morale devient ainsi le domaine du moraliste dont la spécialité est l'élévation morale (ac , 192).

Note – « Zerstückelung ». La langue allemande possède un mot pour désigner le résultat de la « différenciation » moderne : « Zerstückelung », fragmentation – littéralement : « morceaux ». Voyez-vous le moraliste , qui est par principe ignorant en tant que spécialiste de l'art, aborder cette

« partie » de l'art qui est « moralement édifiante » en tant que spécialiste de ce qu'est la « moralité » ?

De plus : selon l'axiome fondamental de la modernité, l'art ne devrait même plus être au service de l'élévation morale !

Dans cette mesure, selon l'auteur, tout relève du domaine des spécialistes. Tous les produits culturels doivent être « purs », ne représentant que leur spécialisation. Art pur. Morale pure. Religion pure. Science pure. Philosophie pure. Des domaines isolés de spécialistes.

La philosophie comme spécialité pure.

L'une des caractéristiques de la pureté moderne est qu'un spécialiste ne peut juger toutes les autres spécialités sans commettre une transgression . Il dépasse alors ses limites. La philosophie est donc « traitée » comme une spécialité parmi d'autres, comme l'auteur le précise. Son rôle évaluatif s'en trouve ainsi amoindri. Le rôle traditionnel de la philosophie, en tant que « métaphysique » traitant de l'essence, était d'être située au centre de la culture totale, de posséder une essence sacrée et de pouvoir prescrire des normes. Comprise de cette manière, elle est appelée « la voûte céleste » sous laquelle le reste de la culture acquiert son essence (Ac , 175). Pour reprendre les termes de Kant : la métaphysique était un « point d'Archimède ».

30.3. Modernité (2).

Visions holistiques.

Braeckman souligne ce qu'a souvent été la métaphysique par le passé : une tentative de fournir un exposé encyclopédique intégrant la quasi-totalité – notez bien : la quasi-totalité – du savoir d'une époque. Ces conceptions globales s'articulent autour d'un concept fondamental : celui des « philosophes » du XVIIIe siècle autour de la « rationalité », celui de Hegel autour de la « Vernunft » comprise historiquement, celui de Marx autour de la raison économique. Pour Schiller, l'art est central ; pour les penseurs du Cercle de Vienne , la « science » ; pour Sartre, la « liberté humaine » ; pour Husserl, le « Lebenswelt » (le monde vivant).

Ces exposés exhaustifs deviennent caducs dès lors que la connaissance d'une époque n'est plus maîtrisable par un seul individu. L'époque moderne regorge tellement d'informations que la métaphysique encyclopédique est en train de se démoder. Cette explosion d'informations est due aux

hyperspécialisations qui, selon Kant, constituent l'essence même de la modernité.

La solution.

Braeckman fait référence à la solution kantienne : il peut désormais s'agir d'une « réflexion sur les conditions de possibilité (y compris et surtout sur la conscience des limites) de toute connaissance ». Lui-même restreint la philosophie à une « pratique de la réflexion », c'est-à-dire à la possession de la connaissance et à la réflexion à son sujet comme « engagement réflexif avec la connaissance » (ac , 187).

Pas exclusivement professionnel-philosophique .

Naturellement, au sein de la multitude de spécialisations, il existe aussi une philosophie de la profession. Toutefois, la réflexion proposée ne doit pas se limiter à cette spécialisation. Le philosophe professionnel est ouvert à toutes les formes de connaissance, y compris celles de la vie quotidienne.

Note – Ce qui revient, bien sûr, à s'aventurer en territoire extérieur à son domaine de compétences. Avec l'incompétence que cela implique.

Voici un bref aperçu de ce qu'est la modernité et de ce qu'elle implique pour les frontières de la philosophie.

30.4. Science et religion.

Bibliothèque: JP Van Bendegem , *Tot in der Eindigheid* (*Sur la science, le New Age et la religion*), 29/62 (*L'image moderne de la science et de la religion*). Anvers/Baarn, 1997.

L'auteur critique la vision classique de la science — la collecte de faits, l'identification de régularités et de lois, le passage des lois aux théories, la mise à l'épreuve des théories — et esquisse ce qu'il appelle une image réaliste de la science.

« L'image standard n'est pas tant une représentation idéale des faits qu'une illusion, voire une falsification. » (Oc, 43)

L'auteur brosse le tableau réaliste comme suit.

1. La science est une résolution de problèmes. - Ce que contient la vision standard est « visant à résoudre un problème d'un certain type » (oc, 43).

2. La science prédit. – Une fois qu'elle a atteint un certain degré de maturité, la science conçoit des tests qui privilégient la capacité à prévoir

ce qui devrait normalement se produire, selon par exemple une théorie particulière.

3. Donner la priorité à la science. Il s'agit de répondre aux questions du pourquoi.

4. La science implique l'ambiguïté . - Cela signifie qu'une multitude de théories s'appliquent à un même problème.

5. La science implique un progrès. – Cela n'implique pas que ce progrès soit « linéaire » et doive nécessairement aboutir à ce type d'état final.

Voyons maintenant deux caractéristiques que beaucoup perçoivent comme extérieures plutôt qu'intérieures à la science.

6. La science englobe la métaphysique. – « En fait, la métaphysique est déjà présente dans la question la plus simple : « Quelles entités existent ? Y a-t-il des électrons, des atomes ? (...). Existe-t-il des états mentaux ? Souvent, cette métaphysique est implicitement donnée. (...) » (oc, 45).

7. La science est socialement ancrée. – Autrement dit : la culture tout entière se reflète dans la démarche scientifique. Par exemple, les peuples primitifs ne procèdent pas à des essais nucléaires !

L'exhaustivité des réponses aux problèmes – qu'ils soient spécifiquement scientifiques ou extra -scientifiques – n'est pas incluse dans la description ci-dessus : la science ne répond pas à toutes les questions.

Religion.

Oc, 51 et suiv. – La religion réduite à un « ensemble de points de vue » est décrite par l'auteur comme une théorie exprimée dans un langage qui

1. l'incarnation même de l'imitateur scientifique,
2. revendique la « totalité »,
3. se déplace généralement sur un plan métaphysique sans exclure le plan – ce que le proposant appelle – physique,
4. désigne en tout cas au moins une entité « métaphysique » (une divinité, par exemple) comme réalité,
5. Textes reconnus comme religieux ou non.

Remarque – Il est curieux de constater que toutes les études sur la religion qui peuvent être prises au sérieux présentent toutes les caractéristiques de la science « réaliste » : résolution de problèmes, prédiction, explication , une multitude d'interprétations, progrès – métaphysique (même si ses adeptes n'utilisent pas explicitement le terme), connexion culturelle.

Le « progrès » en religion diffère, au moins en partie, de celui des sciences (pensons à la Bible et à ses « alliances » qui tentent de suivre l'évolution de la culture), mais il est bien réel ! La question de savoir si la prétention à la totalité est radicale dans l'étude des religions est discutable. Chez les interprètes « fanatiques » de la religion (« les leurs »), assurément. Mais chez les autres fidèles ?

En tout cas, si l'esquisse de la science réelle proposée par Van Bendegem est sans conteste pertinente et sa comparaison « science/religion » stimulante, sa conception de la religion nous semble toutefois sujette à réserves. Ce qui n'est guère surprenant compte tenu de son choix métaphysique.

Dans sa comparaison « science/religion », il réduit la religion à un ensemble de croyances. Cette vision est réductrice et ne rend pas justice à la complexité de la religion, qui est bien plus qu'un simple ensemble de croyances.

30.5. Camps de concentration

Un enclos où sont enfermés des « ennemis ». — Définissons-le ainsi pour le moment.

des camps de concentration en Afrique du Sud . – Après eux vinrent les communistes russes (un sujet généralement passé sous silence).

M. Heller/Al. Nekrich , L'utopie au pouvoir (Histoire de l'URSS de 1917 à aujourd'hui), Paris, 1982, 54s., mentionne .

Pour Lénine (1870-1924), l'incarnation même de la dictature communiste – comme l'avait déjà évoqué K. Marx – était la dictature des Jacobins français (le Club des Jacobins , octobre 1789-novembre 1794) et la Commune de Paris (juillet 1794). Dans **L'État** et **La Révolution**, Lénine définit la dictature comme un pouvoir sans entrave , fondé sur la coercition. Le prolétariat en est incapable. En revanche, son avant-garde, le Parti communiste, le peut. C'est dans ce cadre – l'axiomatique – que s'inscrit le camp de concentration communiste.

L'honneur d'avoir employé le terme en premier revient à Léonard Trotsky (1879-1940) : dans son arrêté du 4 juin 1918, il exige que les Tchécoslovaques qui refusent de déposer les armes soient emprisonnés dans des camps de concentration. Le 26 juin 1918, Trotsky propose que, outre la bourgeoisie, les officiers qui refusent de servir dans l'Armée rouge

soient également emprisonnés dans des camps de concentration « en tant que bourgeois ». En août 1918, il élargit la « clientèle » des camps de concentration pour y inclure « les agitateurs surnois, les officiers contre-révolutionnaires, les saboteurs, les parasites et les spéculateurs ».

Le 9 août 1918, Lénine s'inquiéta de l'ampleur du soulèvement paysan dans la région de Penza . Il téléphona au comité exécutif régional et exigea qu'une terreur de masse soit déclenchée contre les koulaks (riches propriétaires terriens), les papas (prêtres orthodoxes) et les gardes blancs, et que les éléments suspects soient emprisonnés dans un camp de concentration à l'extérieur de la ville.

En troisième position figure la « Shoah » (mot hébreu signifiant « catastrophe » ou « extermination »), c'est-à-dire le génocide perpétré par les nationaux-socialistes (visant principalement, mais pas exclusivement, les Juifs), qui a eu lieu dans les camps de concentration . – Contrairement aux deux modèles précédents, le modèle nazi est celui qui bénéficie de la plus grande attention médiatique et des réflexions sur les camps de concentration.

30.6. Stigmatisation.

« Stizo », en grec ancien, signifiait « j'applique une marque ». « Stigmatias » signifiait « celui qui est marqué au fer rouge (chaud) ».

Commençons par un cas.

Bible st. : -- E. Jozsef, Padre Pio , dans : *Le Temps* (Genève) 03.05.1999, 37 ;

-- P. Briel, *Un religieux persécuté par l'église* , ibid..

Béatifié.

Francesco Forgione (1887/1968), nom monastique Padre Pie IX a été béatifié le 2 mai 1999. Dans le sud de l'Italie, et plus particulièrement dans le Mezzogiorno , région plus pauvre, il est considéré comme le saint le plus populaire, surtout auprès des plus démunis. Chez les personnes instruites , il suscite des réserves.

Les hésitations du Vatican.

En bref : le pape Jean XXIII (1881-1963) s'y opposait. Paul VI (1897-1978) a interdit les persécutions en 1965. Seul Jean-Paul II (Karol) a maintenu cette interdiction. Wojtyla) a agi sur Padre Pio implore la guérison d'une amie atteinte d'un cancer. -- Père Après tout, Pie IX continua de célébrer la messe en latin avant le concile Vatican II (1962-1965) ! Mais c'est précisément en 1918 qu'il reçut les stigmates. Dès que le Vatican en eut connaissance, il envoya plusieurs médecins auprès du Padre à la fin de 1918 et tout au long de 1919. Pio af.

Ce n'est pas un phénomène irréal.

Alors, la question fut réglée : Père Pio était véritablement stigmatisé. Aucun traitement médical ne pouvait le guérir ! Pendant cinquante ans, il perdait une poche de sang par jour.

Interprétations.

Les scientifiques ont abouti aux interprétations suivantes.

1. Simple affirmation.
- 2.1. Explication neurologique (phénomène cutané et vasculaire).
- 2.2. Explication psychologique (autosuggestion ou hétérosuggestion).
- 2.3. Explication psychiatrique (névrose, psychose).
3. L' inexplicabilité radicale.

Ceci conclut le message de notre Père. Pio , aujourd'hui béatifié, s'était vu interdire par le Vatican de célébrer la messe en public ou d'entendre les confessions.

Plus de détails.

Bibl . st. : JH Van der Veldt , *Stigmatisation* , dans : *Encyclopédie Britannica* , Chicago, 1967, 21:244 et suiv.

Parmi les 330 personnes stigmatisées recensées à l'époque (à commencer par saint François d'Assise (1182/1226), qui initia une tradition), on ne comptait qu'une soixantaine de bienheureux ou de saints dans l'Église. Selon le docteur Imbert-Goubère, sur 321 personnes stigmatisées , on ne dénombre que 41 hommes contre 280 femmes (à un septième près). Ce pourcentage à lui seul interpelle : comment expliquer une telle prédominance de femmes ? Examinons donc la définition de la stigmatisation.

Phénoménologie.

Les personnes vivantes portent des « plaies » (stigmates) aux mains, aux pieds et sous le cœur, à l'image du Christ crucifié. Parfois aussi sur la tête (couronne d'épines), les épaules et le dos (port de la croix). – Bien que les non-croyants et les protestants aient été autrefois stigmatisés, la grande majorité sont aujourd'hui catholiques et de sexe féminin.

La raison de la béatification ou de la canonisation.

Il ne s'agit pas de phénomènes « miraculeux » paranormaux tels que les stigmates ou même les « miracles », mais plutôt d'un degré héroïque de « justice » (un comportement consciencieux), confirmé par au moins un « miracle » (qui a été rigoureusement vérifié) : voilà la raison de la déclaration de l'Église. L'Église ne se prononce pas, par exemple, sur les stigmates.

Le phénomène, oui, mais l'explication ?

Avec les progrès de la science moderne, l'Église se montre plus prudente. Car il existe différents types de stigmates. Les stigmates dits « naturels » (ou peut-être surnaturels ou paranormaux) , comme évoqué précédemment, s'expliquent médicalement par la tromperie, l'autosuggestion ou l'hétérosuggestion, la psychosomatique, la psychiatrie, etc.

Le pape Benoît XIV (1740-1758), suivant l'exemple de saint François de Sales (1567-1622), spécialiste des phénomènes paranormaux, affirmait que les personnes « justes » pouvaient présenter des stigmates qui, bien qu'anormaux , avaient néanmoins une origine strictement surnaturelle et étaient donc voulus par Dieu, peut-être comme un signe.

Note : Et il y a aussi les interprétations occultes.

R. Ambelain , **Le vampirisme **, Paris, 1977, 180/166 (**La stigmatisation **), avance l'hypothèse que les stigmates sont une forme de vampirisme (note : succion de sang et d'âme).

La question est donc : « D'où vient ce sang quotidien ? » Il se forme dans le corps. Mais, d'un point de vue occulte, il s'agit de la matérialisation d'une force ou d'un fluide vital en excès qui, pour ainsi dire, déborde et prend la forme du sang.

Mais les vampires des tombes présentent aussi la « haimatidrosia », la transpiration de sang ! Ambelain mentionne, dans son ouvrage 117/125, Makhlouf (1828/1898), dont les restes exhalaient du sang qui s'est écoulé de

sa tombe (mêlé, soit dit en passant, à de l'eau). Au Liban, il est vénéré comme un saint. Mais pour les occultistes, cette transpiration de sang soulève la question de son possible vampirisme : en aspirant (peut-être inconsciemment) l'âme du sang (la force vitale contenue dans le sang) par un mécanisme occulte, une telle personne serait capable de « produire » du sang.